

PARADOXES DE LA PARATAXE

Nunzio La Fauci
Romanisches Seminar – UZH
lafauci@rom.uzh.ch

A paraître in Béguelin, M.-J., Avanzi, M., & Corminboeuf, G., éd., *Actes du colloque international « La parataxe »*, Université de Neuchâtel, 12-15 février 2007.

Résumé : *Le commencement de l'Évangile selon Saint-Jean, un vers problématique de l'Inferno de Dante, la plus fameuse des devises de César, les slogans de clôture des spots télévisés d'une marque de boissons : voilà les données pertinentes et représentatives que cette note met en système, sur la base d'une idée opératoire de parataxe en tant que processus de composition et à partir de la notion saussurienne de signe linguistique. L'analyse rationnelle éclaire quelques paradoxes, dévoile des lieux communs, démystifie la rigidité ontologique qui, au sujet de l'opposition entre parataxe et hypotaxe, caractérise la tradition grammaticale et, malgré les apparences d'un renouvellement, l'idéologie sous-jacente à la linguistique des continua aussi bien qu'à une tendance récente de la recherche syntaxique post-chomskyenne.*

*Voir, c'est voir par principe plus qu'on ne voit, c'est accéder à un être de la latence.
M. Merleau-Ponty, Le Visible et l'Invisible*

Dans la perspective rationnelle, c'est un rapport, une dépendance réciproque qui crée en même temps une donnée et une notion linguistiques. Nulle notion, nulle donnée n'est en soi et pour soi. « Tout est rapport... tout n'est que différence » : Ferdinand de Saussure l'a affirmé et les linguistes devraient l'avoir appris à jamais¹.

Il ne faut jamais oublier quel est le statut des catégories qu'une tradition terminologique, inspiratrice silencieuse et constante de la recherche linguistique (même de celle qui se prétend la plus innovatrice) a légué sous une forme positive à la discipline : un lourd fardeau ontologique, un monde d'objets dénommés et classifiés, une réalité opaque et toute faite².

Au contraire, rationnellement, nom et verbe, consonne et voyelle, mot et phrase n'existent pas en tant que tels et ne sont linguistiquement déterminables que dans le processus de

¹ On l'a rappelé dans La Fauci (2006), où on a aussi suggéré de prendre une fois pour toutes Saussure au sérieux.

² Et on citera encore une fois Saussure et ce qu'il écrivait le 4 janvier 1894 à Antoine Meillet au sujet de « l'ineptie absolue d'[une] terminologie courante » (Saussure 1961 : 95) qui n'est pas moins courante (au contraire) plus d'un siècle après : cf. La Fauci (2004).

composition qui les crée. Pour les créer, celui-ci les met incessamment en rapport et en système avec une négativité oppositive. Saisir, dans sa genèse inépuisée, le propre d'une donnée linguistique et de la notion qui lui est pertinente n'est possible que dans la mesure où l'on comprend qu'elles sont des négations du non-marqué qui les détermine négativement. Elles sont des négations systématiques d'une négativité.

La notion de parataxe a (eu) une grande variété de définitions, auxquelles les spécialistes ont confié la manifestation de leurs goûts, de leurs préférences, de leurs sympathies pour des traditions philologiques variées³. Par rapport à sa valeur terminologique et à ses définitions, on adoptera ici une attitude d'éloignement respectueux. Nos prémisses suffisent à expliquer le respect et l'éloignement. *Si parva licet componere magnis*, il s'agit d'une sorte d'époché phénoménologique, qui ne suffira pas peut-être à garantir à nos réflexions le statut d'une approche expérimentale authentique, on en est conscient.

Un travail de nettoyage préalable, de déboisement, d'ouverture d'un espace de réflexion et de simplification conceptuelle fait naturellement partie toutefois de l'hypothèse empirique qui est le but de cette note : (re)connecter la notion de parataxe au noyau linguistique opératoire, c.-à-d. au processus de production des faits auxquels, en tant que simple outil classificatoire d'objets, elle est traditionnellement appliquée dans les démarches ontologiques.

On réserve par ailleurs un traitement semblable à la notion de syntaxe, dont dépend la question de la parataxe. L'hypothèque normative sous-jacente qui influence encore une discipline née sur le fondement de prescriptions logiques et grammaticales borne habituellement la notion de syntaxe à la désignation d'un niveau d'analyse où la combinaison des mots trouverait ses règles. On distingue ce niveau artificiellement et pour des raisons pratiques de la phonologie, de la morphologie etc. Dans le langage, toutefois, tout est processus fonctionnel, création par mise en rapport, activité de com-position, c.-à-d. *syn-taxe*. On peut affirmer alors que dans le langage tout est à vrai dire syntaxique.

Par parataxe, on identifie donc ici une manière sous laquelle le processus de composition se présente. Traditionnellement, elle est opposée à un corrélat positivement déterminé, l'hypotaxe, et on verra *infra* comment cette opposition grossière peut s'articuler. Pour le moment et dans la simple perspective éidétique d'une discipline dont la terminologie n'est qu'un sous-ensemble de son objet (ce qui, parmi les paradoxes de la linguistique, n'est pas le moindre), on observera que le *syn-* de *syntaxe* est la manifestation d'une co-prédication qui identifie un processus et le qualifie en fonction d'un rapport : un processus de valorisation relationnelle réciproque. Les co-prédications *para-* et *hypo-* de *parataxe* et d'*hypotaxe* se réfèrent donc à la modalisation de ce processus fonctionnel et la spécifient : l'un est une valorisation 'à côté', l'autre une valorisation 'en dessous', dirait-on facilement grâce à la métaphore spatiale qui y semble inscrite⁴. Hors de la métaphore, il s'agit, d'un côté, d'une valorisation syntaxique qui crée les termes d'un rapport paritaire, un rapport de coordination, de l'autre, d'une valorisation syntaxique qui crée les termes d'un rapport hiérarchique, un rapport de subordination.

Une telle précision conceptuelle minimale peut sembler banale à juste titre. L'impression de banalité cesse toutefois au moment où on la met en contact avec la plus basique des compositions théorisées par la discipline : le *signe* dans la perspective saussurienne, c.-à-d. la fonction, le

³ Instructives à ce sujet les pages initiales de Rosier (1995).

⁴ Et qu'il s'agit de faire sciemment revivre (cf. Ricoeur 1975). Le rapport métaphorique entre syntaxe et espace est très ancien et il est encore richement témoigné dans le débat moderne. Il ne serait pas inutile de se demander toutefois si les participants à ce débat ont tous ou bien dans leur majorité clairement conscience que le *mouvement*, les *montées* et, bien plus profondément, les *à droite* et *à gauche* qui apparaissent très souvent dans les écrits contemporains de syntaxe ne sont que des métaphores. On a en effet l'impression que non seulement les partisans de l'approche chomskyenne mais aussi les tenants d'autres écoles (en principe opposées) y songent comme à des véritables réalités linguistiques et proposent leurs descriptions sur le présumé de leur indiscutable réalité. On a l'impression, en d'autres termes, que la métaphore spatiale en syntaxe théorique et descriptive n'est plus traitée en tant qu'effet d'un (intéressant mais controversable) point de vue et qu'elle est devenue un fait acquis et donc un véritable lieu commun.

rapport, la dépendance qui crée signifié et signifiant⁵. Il s'agit d'une des idées qui fondent crucialement l'approche de la modernité de la constitution d'une réalité scientifique possible en linguistique. Par rapport à l'alternative entre paritaire et hiérarchique, entre parataxe et hypotaxe, dans quel type de composition s'inscrit le signe saussurien ?

La réponse est simple et révélatrice en même temps : dans les termes définis par le savant genevois, il ne peut s'agir que d'une composition paritaire et donc de parataxe. Des spécialistes ont toutefois continué pendant le siècle qui nous sépare de son identification à la concevoir, même sans en avoir pleine conscience, comme un rapport qui impose une hiérarchie, avec une prééminence du signifié sur le signifiant. Elle a été en d'autres termes conçue encore comme une subordination latente. Il s'agit donc de la permanence effective, au cœur d'un renouvellement apparent de la pensée de la discipline, d'une perspective proche de la vision la plus traditionnelle, dans laquelle se reflète, encore inchangée, l'idéologie (considérée comme préscientifique par Saussure, qui tentait secrètement de la battre en brèche) qui accorde au sens la primauté dans la détermination de l'essence et de la spécificité du langage, comme si celui-ci était un simple outil destiné à la mise en scène formelle d'un sens préalablement déterminé (mais comment, hors du rapport linguistique ?). Et, comme effet d'une telle idéologie, on perpétue la démarche ontologique qui privilégie l'une des deux classes des phénomènes, différents et solidaires, les uns apparemment plus évidents aux sens, les autres à l'esprit, qui sont conceptuellement produits par le processus systématique de composition. On pourrait se demander le pourquoi de la persistance de ce privilège. La réponse nous conduirait probablement vers le préjugé spiritualiste et subjectiviste toujours caché et opérant dans les sciences de l'homme qui entrave très souvent la compréhension claire du fait que la forme linguistique est pensée au même titre que le contenu, car ce n'est que le rapport entre les deux qui rend possible l'un et l'autre.

Dans le noyau même de la composition linguistique, on peut donc voir un rapport de parataxe, ce qui donne à la notion une importance théorique et une portée descriptive inattendues. Du morphème au discours, du mot à la *Comédie* de Dante, il y a un rapport paritaire qui porte à l'existence formes dotées de sens et sens formés. En d'autres termes, il suffit de se dire *zut !* pour avoir de la parataxe, c.-à-d. une composition paritaire (entre un concept et une image acoustique). Cela explique le rôle des parenthèses dans notre évocation du sujet général de la rencontre scientifique où la présente note s'inscrit et par rapport à laquelle on est censé traiter de la parataxe : la (macro)syntaxe. Il s'agit encore une fois et littéralement d'une *époque* respectueuse⁶. Elle manifeste avec discrétion la conviction, méthodologiquement inspirée de Roman Jakobson, que dans une linguistique rationnellement conçue il ne devrait pas y avoir de principes ni de critères opératoires d'analyse dont la validité dépende (exclusivement) de la dimension (apparente) de la portion du réel que le regard de la science prend en considération et crée en tant qu'objet d'investigation. Au-delà d'un goût de réductionnisme et d'un désir d'élégance, parmi les raisons de cette conviction, il y a la recherche d'une simplicité qui puisse contribuer à la crédibilité psychologique de théorie et procédures de la discipline, une crédibilité à laquelle le linguiste russe consacra une attention particulière⁷.

Il faut faire attention : l'idée de la présence élémentaire de la parataxe comme modalité de composition au cœur même de la fonction saussurienne du signe linguistique, telle que l'on vient

⁵ Ni l'un ni l'autre n'existent auparavant, non seulement dans la prétendue fixité de la *langue* mais aussi dans tout acte de *parole* et donc dans le langage dans sa totalité opératoire. Toujours neufs et inédits, signifié et signifiant n'existent que dans le rapport réciproque et ce qui est systématique est le processus dont ils sont les effets. Ce qui intéresse la science du langage ce ne sont pas les signifiés ni les signifiants en soi mais justement la systématisme du processus qui les crée (v. La Fauci 2006).

⁶ Berrendonner (2002 : 23) écrit : « Le couple *micro-syntaxe / macro-syntaxe* commence à s'imposer dans la terminologie linguistique, mais il présente deux inconvénients. D'une part, il est utilisé dans plusieurs cadres théoriques avec des définitions non équivalentes... D'autre part, il est en train de se vulgariser, et sert de plus en plus souvent au rhabillage moderniste de vieilles idées reçues. Son usage risque donc d'être source de malentendus ».

⁷ Par exemple, on relira utilement à ce sujet le ch. 2 (« Deux aspects du langage et deux types d'aphasie ») de Jakobson (1963).

de la proposer, ne cache pas l'idéologie d'un développement d'un prétendu simple (la parataxe) à un prétendu complexe (l'hypotaxe)⁸. Elle n'est pas en d'autres termes une manière d'avancer en cachette la suggestion d'un passage progressif de la parataxe à l'hypotaxe, qui se réaliserait en ontogenèse ou bien se serait réalisé en phylogenèse en tant qu'effet de complexification des modalités de composition linguistique. Comme Saussure l'a noté, en ouvrant la linguistique à un paradigme qui la place au-delà de l'idée simpliste et toute faite d'un développement,

Il n'y a aucun moment où la genèse **diffère** caractéristiquement de la vie du langage, et l'essentiel est d'avoir compris la vie (Saussure 1967 : 30, N 12).

Et dans le *Cours*, d'après la reconstitution de Bally et Sechehaye :

À chaque instant il [le langage] implique à la fois un système établi et une évolution... Il semble à première vue très simple de distinguer entre ce système et son histoire... en réalité, le rapport qui unit ces deux choses est si étroit qu'on a peine à les séparer. La question serait-elle plus simple si l'on considérait le phénomène linguistique dans ses origines, si par exemple on commençait par étudier le langage des enfants? Non, car c'est une idée très fautive de croire qu'en matière de langage le problème des origines diffère de celui des conditions permanentes (Saussure 1916 : 24).

L'origine est la condition permanente du langage : tout fait linguistique est originaire et contemporain, c.-à-d. synchronique, par (et non seulement pour, comme l'on pourrait penser) le regard de la linguistique qui le crée systématiquement en tant qu'objet scientifique et qui est de ce fait isomorphe au processus de « se-faire », c.-à-d. à l'acte hypothétique d'expression dont ce fait n'est que manifestation. Et l'impression est forte d'être ainsi au-delà du darwinisme mais aussi des positions de ses détracteurs.

Le rapprochement conceptuel du signe comme fonction de composition et de la notion de parataxe comme modalité de cette composition peut donc être utile, a-t-on suggéré, pour mieux comprendre le premier des deux termes du rapport. Mais il s'avère fructueux pour une meilleure compréhension aussi du deuxième. En effet, la parataxe du rapport entre signifié et signifiant est crucialement non manifeste. Dès qu'une composition se manifeste, sa manifestation est en rapport avec le temps. Pour mieux dire, ce rapport crée, en tant qu'interdépendance, à la fois temps et manifestation expressive. Et cela, même dans le cas où la manifestation reste purement virtuelle du point de vue sensible, comme nous le rappellent les désignations saussuriennes des deux termes de la fonction : concept et image acoustique.

Une idée du temps non liée à la linéarité de l'expression (linguistique) semble à vrai dire improposable et purement métaphysique : pour les êtres humains⁹, l'existence du temps est fonction de la manifestation de leur expression et réciproquement. Il s'agit certainement des deux facettes de leur finitude. À la linéarité temporelle d'autres modalités de l'expression sont par ailleurs strictement liées : le mouvement (qui se formalise dans la danse), la musique en sont les exemples les meilleurs.

Linéarité, parataxe et hypotaxe, en tant que corrélat oppositif de la parataxe, ont donc une

⁸ L'idée est traditionnelle dans la linguistique indo-européenne et, de temps en temps, elle fait surface dans les études sous des formes partiellement renouvelées : cf. Lehmann (1980). Mais ses métamorphoses théoriques et descriptives sont nombreuses : « What sorts of things would one want in U[niversal] G[rammar], on this picture? Here are some pieces of the toolkit the UG offers for syntax, for a first approximation: (32) *Structural principles...* (33) *Principles of the syntax-semantics interface...* In addition, there may be some more primitive "protolinguistic" principles that appear as fallbacks when (32)-(33) do not apply: (34) *More primitive "protolinguistic" principles* [:] a) Structural principles: parataxis (jamming constituents together in some linear order)... » (Culicover et Jackendoff 2005: 40-41).

⁹ Mais y a-t-il d'autres êtres pour qui la question se pose ? Si en douter est possible, l'exclure est impossible.

dépendance dans la manifestation de la composition. Cette dépendance n'est pas symétrique. Une fois manifestée, la modalité de composition fondant un rapport hiérarchique, dépend de la linéarité mais peut aller à son encontre (ce qui est toujours, cela va sans dire, une façon d'en dépendre). La parataxe ne le peut pas. Or, au sujet de la parataxe, il est banal d'observer qu'elle est le propre de l'oral, du linguistiquement non formel, du « décontracté ». On reviendra sur l'observation : comme toute constatation empirique elle est à justifier, sinon à comprendre. Mais voilà le paradoxe : malgré l'apparence, on découvre que la parataxe est moins libre que l'hypotaxe. Elle obéit sans faille à l'ordre intrinsèque de la manifestation linguistique, un ordre qui est linéaire et qui soumet à la tyrannie du temps la faculté de s'exprimer. Ce n'est pas le cas de l'hypotaxe. À l'encontre du temps, elle joue la carte de la hiérarchie et revendique une marge, même minuscule, de choix et de liberté que la hiérarchie de manifestation assure à l'expression. L'hypotaxe est donc un rempart de liberté : elle met l'expression en système sans la confier entière au despotisme linéaire du temps. Elle organise la liberté expressive, en l'affirmant négativement en opposition au principe qui domine corrélativement sa manifestation : le temps.

La détermination expérimentale de parataxe et d'hypotaxe est par ailleurs strictement liée à la mise en œuvre d'un contraste. En tant que négations marquées des négativités non-marquées en fonction desquelles elles trouvent leur existence, il n'y aura de parataxe qu'en opposition à la non-parataxe (qui n'est pas nécessairement hypotaxe) et il n'y aura d'hypotaxe qu'en opposition à la non-hypotaxe (qui n'est pas nécessairement parataxe). Un classement opératoire des données syntaxiques pertinentes implique donc un schéma conceptuel approprié :

parataxe	hypotaxe
+	-
-	+
+	+
-	-

Table 1

Et dans l'esprit d'une caractérisation possible des genres textuels, très large bien sûr, et donc à affiner, il est facile d'imaginer un rôle opératoire pour des schémas pareils. Dans l'équilibre instable entre parataxe et non-parataxe, hypotaxe et non-hypotaxe, où serait le propre de la poésie ? Et celui de la prose ? De quel type de poésie ? De quel type de prose ? Et le théâtre, y compris le théâtre social quotidien de l'interaction langagière et son oralité, comment pourrait-on le classer de ce point de vue ? Il est alléchant d'y voir une réalisation idéale des combinaisons où il n'y a de prévalence ni de la parataxe ni de l'hypotaxe. Du reste, le rapport syntaxique entre une question et sa réponse, qui n'est pas d'habitude considéré comme pertinent en dépendance d'une telle opposition (et pourquoi ?), si l'on voulait un jour le reconsidérer dans une telle perspective, comment devrait-on le classer ?

Parmi d'autres activités ordinatrices, constituer des textes cohérents signifie en effet jouer à mettre en système des combinaisons de traits qui seront toujours (en principe et virtuellement) toutes présentes mais variablement et avec une pertinence et un poids variés (comme le sont les fonctions jakobsoniennes dans tout acte communicatif).

Que du spéculatif ? Au contraire, une recherche de proximité à la donnée expérimentale et à la pratique de l'analyse textuelle et grammaticale, sans tomber dans le flou, dans l'indéterminé, dans l'approximation revendiqués, en tant que mérites et qualités, par plusieurs approches disciplinaires courantes, qui se réclament des pouvoirs thaumaturgiques des *continua*, qui sont explicatifs exactement comme l'est toute tautologie et qui refusent les défis portés à la science par l'expérience, en faisant semblant de s'approcher à la réalité telle qu'elle serait (donc, encore une apparition de l'ontologie dans la linguistique contemporaine).

Positivement considérées et en rapport d'exclusion mutuelle (comme elles les sont traditionnellement), parataxe et hypotaxe sont en effet des notions insuffisantes à décrire et à

classer une réalité langagière variée et qui dépasse largement les catégories du grammairien¹⁰. Pour le montrer au sujet d'une langue romane, on ne peut pas proposer peut-être un cas plus classique et plus représentatif que le mélange apparemment très bizarre de subordination et de coordination témoigné dans un vers de la *Comédie* de Dante Alighieri : *S'io dissi il falso, e tu falsasti il conio* (Inf XXX, 115). Ce phénomène n'est pas rare dans les textes des langues romanes du Moyen Age. Il se présente sous des formes variées qui ont traditionnellement attiré l'attention des philologues et, dans leur sillage, des linguistes¹¹.

On se bornera ici à l'attestation dantesque du phénomène. Elle a le mérite d'afficher une simplicité rigoureuse et d'offrir des conditions d'observation très favorables. D'autre part, la recherche d'un informateur plus illustre et *self-aware* serait probablement vaine.

Une proposition subordonnée (*S'io dissi il falso*) ou une proposition qui semble telle et est dotée de ce fait d'un conjonction appropriée y est antéposée – et on ne manquera pas de le remarquer, en fonction de la réflexion sur la linéarité – à une proposition qui joue ou semble jouer le rôle de principale : de manière inattendue, celle-ci est introduite par une conjonction de coordination (*e tu falsasti il conio*). L'impression d'une incongruité grammaticale est frappante pour l'esprit normatif du grammairien¹². Un paradoxe n'est pas toutefois une incongruité.

Deux mots d'explication contextuelle sont à ce point nécessaires. Le passage nous plonge presque au fond de l'Enfer, dans le *girone* des pêcheurs contre la vérité, des faussaires, des menteurs, et la circonstance ne sera pas sans valeur. Dans la confusion et dans le désordre, une mêlée explose, soudaine. Un pêcheur enrage : on a révélé son nom et son identité à Dante et il aurait bien aimé rester anonyme, car sa notoriété universelle est le principale de ses chagrins. Il s'agit de Sinon, le Grec difforme qui, sur la plage de Troie, contribua par ses mensonges à la tromperie du cheval. Il frappe d'un coup de poing le coupable de la révélation, Maestro Adamo, un faux-monnayeur actif dans la Toscane du XIIIème, que l'hydropisie rend monstrueux et immobile. À son tour, celui-ci frappe Sinon d'un coup de coude sur le visage et lui dit : « Bien que je sois privé / de mouvement par le poids de mes membres, / pour ce métier j'ai le bras assez libre ! »¹³. Sinon réplique : « Quand tu montais / sur le bûcher, tu l'avais moins alerte : / mais bien plus prompt quand tu battais monnaie ! ». L'hydropique cloue alors au pilori de son pêché, inoubliable et tristement célèbre, son adversaire : « En cela tu dis vrai... / mais moins fidèle était ton témoignage / à Troie, lorsque le vrai te fut requis ! ». Et Sinon : « Si je mentis, toi, tu faussas la frappe /...je suis là pour un seul crime : / toi, pour plus de forfaits qu'aucun démon ! »

« *S'io dissi il falso, e tu falsasti il conio* ». Parataxe ? Hypotaxe ? Les deux dans le même temps, comme le suggère la trouvaille terminologique de Sorrento (1950) qui étudia le phénomène, le décrit comme un caractère d'une syntaxe affective et irrationnelle, typique des âges et des langues culturellement jeunes, et le dénomma *paraipotassi* ?

Il n'est pas difficile d'imaginer le passage comme une performance théâtrale et c'est un grand coup de théâtre de la part de Dante que cette insertion d'une vive apparence de désordre linguistique dans ce lieu précis de son œuvre, qui trouble la norme des partitions grammaticales et l'opposition entre le hiérarchique et le paritaire, dans le moment même où l'invasive multiplicité pratique du pêché et sa monumentale unicité morale contrastent. Les deux antagonistes sur la

¹⁰ Comme Auer (1998 : 303) le note, « 'abhängiger Hauptsatz' oder 'uneingeleiteter Nebensatz' sind in einem gewissen Sinne paradox ; sie spiegeln die Schwierigkeiten der Linguistik wider, mit ganz und gar nicht paradoxen, sondern völlig alltäglichen und 'natürlichen' sprachlichen Fakten der Sprache umzugehen, wenn sie zwischen die so verführerisch einfachen dichotomischen Beschreibungskategorien der tradierten Syntaxforschung fallen ».

¹¹ Cf. Sorrento (1950). Pour l'ancien italien, Durante (1981 : 113 svv.) ; pour le vulgaire de Dante, en particulier, Brambilla Ageno (1978) ; pour l'ancien français, Rebuschi (2002 : 40 svv.). La nature de la construction a fait le thème des analyses de La Fauci (1978) et de Torterat (2000).

¹² Au sujet de faits français parallèles en effet Torterat (2000 : 183) écrit : « Il s'agit d'une structure qui n'a plus cours dans les textes actuels, ou qui apparaît – quand elle est relevée – comme irrévocablement agrammaticale ou "paragrammaticale" en français contemporain ».

¹³ On utilise ici la traduction de Marc Scialom parue dans Dante, *Œuvres complètes*, Paris : Le Livre de Poche.

scène ont la riposte amère et rapide : « Fosti un bugiardo ! », jette Maestro Adamo à la face de Sinon. Sinon lui répond : « E tu un falsario ! ». Et du point de vue tant de la forme que du contenu, il s'agit d'une réplique encore aujourd'hui appropriée dans la langue du *si* (ainsi Dante nomma le vulgaire d'Italie). Un *e* de conjonction ouvre nécessairement la réplique. Si elle en était dépourvue, elle serait inefficace. Un *e* la connecte ainsi très naturellement à l'insulte qui justifie son existence, en la précédant sur la ligne du temps. Sur le fil de la cohérence textuelle et de l'argumentation, l'insulte est, toutefois, subordonnée à la réplique. Dans la fonction de condition appropriée à l'acte énonciatif de riposter, il peut être donc repris sous la forme d'une concession argumentative. La parole de Dante est une mimesis fulgurante de cet échange. On a donc parlé à juste titre d'une syntaxe émotive et d'une (apparente) bizarrerie grammaticale, mais il s'agit d'aspects superficiels, d'effets. Comme il y avait de la méthode dans la folie d'Hamlet, il y a une rationalité acharnée dans ces émotions et un système impeccable dans cette bizarrerie¹⁴.

Surtout, on n'a pas affaire à un point indéterminé sur la ligne continue qui a à ses extrêmes deux prototypes : l'hypotaxe parfaite et la parataxe parfaite. Il s'agit au contraire d'une possibilité systématique précise : l'attribution de la même valeur aux deux traits en fonction de l'articulation entre énoncé et énonciation. La projection de cette circonstance systématique sur le simple axe d'un *continuum* n'est peut-être pas la manière la plus appropriée d'en saisir la véritable nature¹⁵.

Que cela soit clair : même si ce bref commentaire n'était pas une explication linguistique de l'exemple de Dante¹⁶, même s'il n'était qu'une suggestion à rapporter exclusivement au sujet qui l'a occasionnée (et le florentin n'est pas un informateur que l'on puisse manipuler aisément ni traiter avec suffisance), le soubassement théorique et méthodologique de l'argumentation, prétendons-nous, resterait valable. L'expression n'est jamais un à-peu-près, car s'exprimer est toujours une hypothèse de pertinence. Si elle semble donc approximative, la faute est à l'approximation de l'observateur et la précision des locuteurs, qu'elle soit consciente ou non, ne peut faire les frais d'une imprécision, consciente pour sa part, des linguistes. Si une solution existe à un problème qui échappe aux catégorisations grammaticales, si une description adéquate est possible, si on se propose d'en donner une explication et de l'interpréter, c'est certainement en abandonnant la foi ontologique en la rigidité positive de la démarche traditionnelle sans embrasser, de ce fait, la foi pareillement ontologique (apparemment opposée, effectivement complémentaire) en le réalisme de l'à-peu-près et de l'absence de pertinence systématique.

L'abandon de l'une et d'adoption de l'autre sont au contraire des cas fréquents à présent. Aucun commentaire ne semble alors plus approprié que l'aphorisme dicté à Alphonse Karr par le climat quarante-huitard et par l'attitude immuable qui le caractérise : « Plus ça change, plus c'est la même chose ». *In corpore vili* et sans solution de continuité, on passe ainsi de Dante à la vive actualité d'un aspect du débat contemporain en syntaxe théorique qui concerne crucialement la parataxe. C'est justement au sujet de constructions du type ici représenté par la parole du polygraphe parisien qu'on a en effet récemment observé qu'elles diraient plus que la somme des

¹⁴ Cf. La Fauci (1978). Pendant la composition de ce chant de *l'Inferno*, l'esprit de Dante résonnait certainement encore d'un sonnet qui lui avait été adressé par Cecco Angiolieri, peu d'années auparavant. Le poète de Sienne y avait largement employé le module en question pour riposter adéquatement, parce que, dans un sonnet perdu, le florentin l'avait évidemment accusé d'être un fanfaron, un pique-assiette, une mauvaise langue... : « Dante Alleghier, s'i' so' buon begolaro, / tu me ne tien' ben la lancia a le reni ; / s'io desno con altrui, e tu vi ceni ; / s'io mordo 'l grasso, e tu vi sughi el lardo ; / s'io cimo 'l panno, e tu vi freggi el cardo ; / s'io so' discorso, e tu poco t'afreni ; / s'io gentileggio, e tu misèr t'aveni ; / s'io so' fatto romano, e tu lombardo... »

¹⁵ Et l'observation de Torterat (2000 : 198) est appropriée : « Ainsi, nous n'estimerons pas qu'il y ait la 'pseudo-coordination', non plus d'ailleurs que *p* et *q*, dans ces constructions, constituent des 'fausses coordonnées'. En somme, il n'y a pas de fausse coordination, non plus qu'il n'y a pas fausse subordination, mais, au contraire, les deux en même temps ».

¹⁶ Certes, ce n'est ni une description adéquate ni une détermination générale du phénomène syntaxique italien et roman dit *paraiptassi* par Sorrento, dont les occurrences sont très variées : on fera référence à ce sujet dans la bibliographie citée.

mots qui les composent en surface et des mécanismes syntaxiques manifestes qui y seraient témoignés. On a tiré de ce fait la conclusion qu'il y aurait un contenu dépourvu de forme lexicale et syntaxique et que, donc, les modèles grammaticaux développés par le mécanisme post-bloomfieldien pendant le demi-siècle dernier surtout aux États-Unis ne seraient pas adéquats¹⁷. Un lexique de base et un algorithme formel qui travaille sur les unités tirées du lexique sont en effet les ingrédients fondamentaux, incontournables et permanents, de ces modèles, qui ont changé dans le temps de manière aussi frénétique en surface qu'apparente en profondeur, en devenant ainsi un exemple parfait du dicton que l'on vient de citer.

Encore une fois, il faudrait se rappeler que, sans le rapport avec un signifiant, un signifié n'existe pas (et réciproquement). Le fait éventuel de ne pas avoir mis au point, d'un côté, des instruments d'observation nous permettant de détecter l'existence structurée et pertinente d'une forme, en profitant, de l'autre, de la facilité et de la relative grossièreté de l'interprétation pour capter l'existence d'un signifié, n'implique pas l'existence d'un signifié sans signifiant. Plus simplement et rationnellement, c'est un indice que l'on doit encore travailler beaucoup pour avoir une idée suffisamment claire et détaillée du phénomène que l'on vise dans tous ses aspects formels. Et c'est une preuve que le signifié est l'attribut le plus évident et le plus superficiel d'une manifestation d'activité linguistique : celui qui, en se présentant toujours très directement à l'esprit, d'habitude cache au locuteur naïf (mais cela ne devrait pas être le cas du linguiste) la conceptualisation complexe de la forme, à laquelle les tendances qui ont actuellement la primauté dans la recherche syntaxique n'accordent la possibilité d'apparaître que sous la forme des mots et des règles (cf. Pinker 1999), en suivant servilement une attitude positiviste. Une opinion différente (et moins fortunée) avait déjà été manifestée par Sapir (1921 : 57) :

The question of form in language presents itself under two aspects. We may either consider the formal methods employed by a language, its "grammatical processes", or we may ascertain the distribution of concepts with reference to formal expression. What are the formal patterns of the language? And what types of concepts make up the content of these formal patterns? The two points of view are quite distinct.

Par rapport à la forme, les problèmes posés par la parataxe tombent justement dans le cas en question. Il serait ingénue de croire que le contraste entre hypotaxe et parataxe (car toujours d'un contraste il s'agit) est un contraste entre plus de syntaxe (plus de mots, plus de règles) et moins de syntaxe (moins de mots, moins de règles), un contraste entre une syntaxe plus riche et une moins riche, entre une syntaxe complexe et une syntaxe simple.

Au maximum, c'est au contraire le contraste entre une syntaxe plus explicite et une plus implicite. Et donc, s'il y a une différence pour l'observateur, il s'agit de la différence entre deux degrés de complication expérimentale et procédurale. Et le degré inférieur, celui de la simplicité expérimentale, concerne l'hypotaxe, le degré supérieur la parataxe.

L'idée que la parataxe serait linguistiquement plus simple que l'hypotaxe n'est qu'un lieu commun, nourri par la normativité d'une vision pédagogique du processus langagier. L'étude de la parataxe (et de sa nature par rapport à l'hypotaxe) ne demande pas un modèle de syntaxe simple ou bien plus simple que la syntaxe telle que l'a imaginée le mécanisme post-bloomfieldien : elle ne demande même pas, peut-être, un modèle plus complexe. Elle demande une idée de langue plus adéquate à la nature de processus des phénomènes à étudier, car (il est banal de le rappeler) *moins un processus est évident, plus sa détermination est difficile*. Et la composition en parataxe a moins d'évidence que la composition en hypotaxe, ce qui comporte que la linguistique, au sujet de la parataxe, doit rendre justice aux locuteurs, à leur travail de conceptualisation souvent obscur et

¹⁷ Cf. Culicover et Jackendoff (2005). On pourrait se demander s'il était nécessaire d'attendre une telle observation pour avoir l'assurance que ce ne sera pas la technicisation des notions et de la terminologie préscientifique d'une ontologie linguistique qui permettra à la science de pénétrer dans le processus syntaxique. D'autre part, l'impression est qu'un véritable changement de route est pour le moment loin d'être prévisible et que il faudra certainement attendre beaucoup pour que la recherche syntaxique, si c'est encore possible un jour, sorte du gouffre où elle se trouve maintenant.

à la complexité sous-jacente de ce qu'ils font.

Veni. Vidi. Vici a été une des devises millénaires de César : une devise, cela va sans dire, d'une certaine efficacité. Elle remonte au récit de l'anecdote que firent Plutarque en premier et en grec et, en latin, Suétone, qui nous la légua sous la forme devenue canonique. *Martini? There's a party* et *No Martini. No party* ont été les devises, très efficaces avec leur structuration en parataxe, des campagnes publicitaires récentes d'une célèbre marque italienne de boissons, utilisées comme slogans de clôture des spots publicitaires télévisés. Il s'agit de trois cas exemplaires de construction en parataxe.

On ne s'étendra pas ici sur leur prétendue simplicité formelle. Leur simplicité n'est qu'apparente, si les constructions sont évaluées par rapport à la panoplie de l'instrumentation formelle et aux figures d'harmonisation et de composition qui relèvent d'une idée de forme suffisamment articulée (et qui intègre aussi la fonction poétique, dans une perspective jakobsonienne). La forme de *Martini? There's a party* est parfaitement appropriée à une inférence expérimentale, celle de *No Martini. No party* l'est à la valeur déontique d'une norme incontournable de comportement. La forme de *Veni. Vidi. Vici* correspond impeccablement à la narration (parfaitement développée dans ses passages, définitive et complète) de l'apparition foudroyante d'une force régie par une harmonie intérieure d'expression. D'ailleurs, à l'instar de Sapir, dans le langage, la forme n'est pas seulement ce qu'on repère dans un dictionnaire, même idéal, et qu'on place sous un nœud syntagmatique ou bien dans la case d'une analyse par constituants.

Sous le prétexte de ces trois exemples, on aimerait se poser une question différente. Une grande partie de ce qui est linguistiquement mémorable relève de la parataxe : pourquoi ? La simplicité, c'est peut-être la réponse qui arrive en premier à l'esprit : la « mémorabilité » pourrait être l'effet de la simplicité de la parataxe. Mais on peut se demander encore s'il ne s'agit pas d'une réponse simpliste et pacificatrice et d'un énième camouflage du mythe de la sauvagerie ou bien de la primitivité (linguistiques)¹⁸.

D'après les philologues, dans les poèmes homériques, du point de vue aussi narratif que strictement linguistique, la parataxe se taille en effet par rapport à l'hypotaxe la part du lion¹⁹: Homère simple ? Homère oral, a-t-on observé et argué. Mais oralité et simplicité se correspondent-elles toujours ? Simplicité et naïveté ont été souvent les caractères que la rigidité des pratiques socioculturelles de la modernité a attribué à ce qui se présentait d'une complexité différente de la sienne et, de ce fait, difficile à comprendre. En d'autres termes, il arrive que l'on prenne pour simple ce dont la complexité nous échappe irrémédiablement. Est-on sûr que, au sujet de la parataxe et de ses rapports avec l'hypotaxe, les démarches descriptives, même nouvelles et

¹⁸ Les deux images ne coïncident pas nécessairement et le primitif, même s'il n'est pas sauvage, reste en tout cas primitif et donc, en principe, « autre ». Par exemple, au sujet de la préhistoire des langues classiques Meillet et Vendryès (1924 : 579) écrivent : « Là où la subordination est marquée par un mode spécial..., le point de départ de la subordination se reconnaît dans des phrases où le mode avait, par lui-même et indépendamment de la proposition principale, la valeur que la subordination lui attribue ; on reconnaît de même le point de départ de la rection dans des phrases où la forme casuelle exprime un sens par elle-même indépendamment du mot qui la régit. C'est la simple juxtaposition qui dans ce cas a créé la subordination comme la rection ». Cet univers linguistique de valeurs en soi et d'entités autosuffisantes et juxtaposées (donc intrinsèquement paratactiques) qui se serait développé (dégénérescence ? perfectionnement ?) dans l'univers hypotactique qu'on connaît et dont on a la pratique n'était peut-être qu'un univers où (selon les enseignements de Sapir) les fonctions corrélatives, les paritaires aussi bien que les fonctions hiérarchiques, prenaient simplement des formes différentes (ou apparemment différentes) pour se manifester.

¹⁹ « La construction appositionnelle nous a semblé être un trait archaïque et caractéristique de la langue épique... Ce trait se retrouve également dans la phrase complexe... Les propositions se succèdent sans que le rapport qui les unissent soient analysés. C'est, pour une part, un procédé de style... Ce mouvement caractéristique s'explique par la nature paratactique du style : les propositions se succèdent les unes aux autres sans que leurs rapports soient nettement définis... Cette souplesse d'allure de la phrase est particulièrement apparente dans les comparaisons où la structure paratactique est pour ainsi dire constante... Le caractère paratactique s'observe encore dans l'emploi de particules qui soulignent la correspondance entre une subordonnée et une principale... » (Chantraine 1953 : 351 et *passim*)

renouvelées, ne soient pas essentiellement affectées par un préjugé de ce type, métamorphosé, le cas échéant, en valeur positive, comme c'est peut-être le cas de la théorie de *Simpler Syntax* ?

Par rapport à l'explicite de l'hypotaxe, dans le cas de la parataxe le locuteur élabore un implicite sémantique et formel qui appelle toujours la collaboration active de l'interlocuteur. À partir des indices mis à sa disposition, celui-ci reconstruit un rapport personnel entre une interprétation et une forme. Or, ce qu'on élabore, ce qui est le fruit précieux et pénible de notre expérience et de notre labeur se fixe dans notre mémoire beaucoup mieux que ce que l'on entend simplement, que ce que quelqu'un nous présente comme explicite et déjà travaillé. Et il n'y a pas contradiction, alors, dans le fait que, dans l'expression littéraire brève, dans l'aphoristique, dans l'épigramme (et dans les formes modernes de communication qui en dérivent) on voit collaborer la parataxe avec toutes les formes d'harmonisation et de fixation mémorielle de l'expression. On pourrait multiplier les expériences indéfiniment, mais les trois exemples que l'on vient de rappeler suffiront en tant que bref mémento.

À ce point, on commence peut-être à entrevoir la raison d'une circonstance expérimentale souvent évoquée et que Auer (2002) estime être un lieu commun : tendanciellement, il y aurait plus de parataxe dans l'oral et plus d'hypotaxe dans l'écrit. Si cela était vrai, pourquoi ? L'évidence n'est jamais auto-évidence ni auto-explication : constater qu'un phénomène se produit, n'est pas savoir sous quelles conditions et pourquoi il se produit. Au contraire, ce sont les phénomènes les plus manifestes ou considérés comme tels qui échappent le plus souvent aux questions relatives à leurs corrélations et à leurs raisons. Si le fait est évident, pourquoi s'en demander la raison ?

On ne prétend pas ici aborder dans sa complexité le problème, qui entraîne des aspects liés aux différentes gestions psycholinguistiques de l'écrit et de l'oral. Toutefois, parmi les raisons convergentes d'une distribution, certes inégale, de la parataxe par rapport à l'oral et à l'écrit, pourquoi ne pourrait-on pas compter le fait que parataxe et écriture sont en partielle concurrence et que le lieu commun, de manière intuitive et peut-être incorrecte, dit qu'on en a le sentiment ? En tant que techniques orientées vers la fixation mémorielle de l'expression, l'une ne pourrait-elle pas tendre à rendre l'autre en partie superflue et réciproquement ?

Le moment est venu de conclure cette chevauchée, brève et syncopée, à travers quelques-uns des paradoxes que la définition théorique et l'analyse expérimentale de la parataxe peuvent offrir à la réflexion du linguiste qui veut orienter empiriquement son travail vers la détermination du processus auquel la notion est opératoirement à (re)connecter. Il aurait été plus facile de se borner, en « anomaliste », à une récolte d'exceptions destinée à une illustration paradoxale du manque de pertinence de l'idée de pertinence dans l'étude des phénomènes linguistiques de composition. Tout aussi facile aurait été la production, en « analogiste », de nouveaux boutons terminologiques destinés au classement de données réfractaires à la rigidité d'une catégorisation aux limites procédurales et expérimentales évidentes. Plus facile, apparemment, mais moins intéressant.

Sous prétexte d'analyser un vers de la *Comédie* de Dante, on a déjà ouvert la question de la plus banale des conjonctions de coordination mais on l'a laissée en suspens. On conclura donc avec une indication ultérieure, avec une simple suggestion au sujet de sa fonction, qui d'après Ambrosini (1970) est « nell'insieme del nesso... transitiva-intensiva o intransitiva-contrastante ».

Au-delà du choix terminologique d'une coïncidence descriptive entre parataxe et asyndète (choix que l'on n'a pas pratiqué ici et qui, en effet, ne s'est pas avéré pertinent par rapport à l'argumentation développée), l'importance de la conjonction de coordination dans un traitement des phénomènes de parataxe est hors discussion²⁰. Présente ou non et justement en raison autant de sa présence que de son absence, la conjonction de coordination par antonomase est un des thèmes-clés de l'étude des constructions qui nient avec leur manifestation la négation d'un rapport paritaire.

Dans les exemples plurilingues suivants, on la voit à l'œuvre, sous la forme de *kai*, *et*, *e*, *and*, *und* :

²⁰ « Dans l'enchaînement des propositions, AND est le plus répandu, voire le plus banal des connecteurs, mais ainsi celui qui est encore peut-être le plus méconnu » (Crake Rossette 2003 : 79).

*En archê ên ho logos, kai ho logos ên pros ton theon, kai theos ên ho logos.
In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum.
Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu.
In principio era il Verbo, e il Verbo era presso Dio, e il Verbo era Dio.
In the beginning, there was the Word, and the Word was face to face with God, and the Word was God.
Am Anfang war das Wort, und das Wort war bei Gott, und Gott war dieses Wort.*

Il s'agit encore une fois d'une parataxe mémorable : le célèbre commencement de l'Évangile selon Saint-Jean, une des pièces de résistance de la linguistique, un leurre, peut-être, une suggestion à poursuivre l'effort d'avancer dans cette discipline malheureuse et, jusqu'à présent, presque totalement inféconde, mais qui reste toujours la plus passionnante et la plus difficile parmi les sciences de l'homme.

Pour comprendre linguistiquement ce que fait la conjonction dans ce passage, on propose ici une simple démarche de méthode, représentée par une question négative. La conjonction est une forme constituée non seulement de sa substance matérielle mais aussi des tous les rapports qu'elle entretient dans le passage. Cette forme complexe ne l'est pas en soi, on l'a dit: elle prend sa valeur dans le rapport avec une fonction « nell'insieme del nesso ». Et alors, où la conjonction de coordination ne pourrait-elle jamais se trouver sans abîmer irrémédiablement la syntaxe de l'expression qui lui donne fonction et forme, en d'autres termes, sans abîmer le rapport entre sa fonction et sa forme ?

Dans les conditions d'observation garanties par ce passage exemplaire, la réponse a la qualité ou bien le défaut de la plus complète évidence : la conjonction de coordination ne pourrait jamais se trouver au début absolu : « au commencement ». Pas de *kai...* « au commencement », au début absolu. Au fond, c'est une observation élémentaire et sa logique est claire. La fonction de la conjonction-emblème de la parataxe et, en principe, de toute marque formelle d'un lien syntaxique qui y tend, est de marquer tout simplement un début relatif : c.-à-d. une différence, quelque chose de nouveau commence, et un rapport, ce qui commence est à considérer comme une suite et rend ce qui le précède quelque chose qui est doté d'une suite. Et pour des pages destinées à l'illustration de la parataxe en tant que processus de composition linguistique c'est peut-être un paradoxe approprié que de toucher leur fin en évoquant, à propos de la manifestation idéale de son sujet, une fonction marquée par l'idée d'un nouveau début²¹.

A paraître in Béguelin, M.-J., Avanzi, M., & Corminboeuf, G., éd., *Actes du colloque international « La parataxe »*, Université de Neuchâtel, 12-15 février 2007.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AMBROSINI Riccardo (1970). « E ». *Enciclopedia dantesca*. Vol. II. Roma : Istituto dell'Enciclopedia Italiana. pp. 615-619.

AUER Peter (1998). « Zwischen Parataxe und Hypotaxe: ‚abhängige Hauptsätze‘ im Gesprochenen und Geschriebenen Deutsch ». *Zeitschrift für germanistische Linguistik*. n° 26. pp. 284-307.

AUER Peter (2002). « Schreiben in der Hypotaxe – Sprechen in der Parataxe? Kritische Bemerkungen zu einem Gemeinplatz ». *Deutsch als Fremdsprache*. n° 39. pp. 131-138.

²¹ L'aide amicale et généreuse de Riccardo Ambrosini et d'Annick Farina et l'efficace collaboration d'Andrea Bonazzi, Heike Necker et Liana Tronci ont été précieuses dans les différentes phases de production de cet article. Qu'ils reçoivent ici les remerciements de l'auteur.

- BERRENDONNER Alain (2002). « Morpho-syntaxe, pragma-syntaxe, et ambivalences sémantiques ». *Macro-syntaxe et macro-sémantique. Actes du colloque international de Aarhus, 17-19 mai 2001*. Hanne Leth Anderson & Henning Nolke (éds.). Berne : Peter Lang. pp. 23-41.
- BRAMBILLA AGENO Franca (1978). « Parapotassi ». *Enciclopedia dantesca. Appendice*. Roma : Istituto dell'Enciclopedia Italiana. pp. 441-442.
- CHANTRAINE Pierre (1953). *Grammaire homérique*. Tome II : Syntaxe. Paris : Klincksieck.
- CRAKE ROSSETTE Fiona (2003). « Le connecteur AND : explicitation ou parataxe ? » *Anglophonia*. n° 14. pp. 79-100.
- CULICOVER Peter W., JACKENDOFF Ray (2005). *Simpler Syntax*. Oxford : Oxford University Press.
- DURANTE Marcello (1981). *Dal latino all'italiano moderno. Saggio di storia linguistica e culturale*. Bologna : Zanichelli.
- JAKOBSON Roman (1963). *Essais de linguistique générale*. Paris : Minuit.
- LA FAUCI Nunzio (1978). « Note per una grammatica della replica ». *Linguistica e Letteratura*. n° 3.1. pp. 9-39.
- LA FAUCI Nunzio (2004). « Ferdinand de Saussure : ironia e verità ». *Prometeo*. n° 88. pp. 107-112.
- LA FAUCI Nunzio (2006). « Facettes de linguistique rationnelle ». *Strukturen – structures – strutture*. Francesca Broggi-Wüthrich et al. (éds.). Aachen: Shaker. pp. 15-30.
- LEHMANN Winfred P. (1980). « The Reconstruction of Non-Simple Sentences in Proto-Indo-European ». *Linguistic Reconstruction and Indo-European Syntax : Proceedings of the Colloquium of the Indogermanische Gesellschaft*. Paolo Ramat et al. (éds.). Amsterdam : Benjamins. pp. 113-144.
- MEILLET Antoine, VENDRYÈS Joseph (1924). *Traité de grammaire comparée des langues classiques*. Paris : Champion.
- PINKER Steven (1999). *Words and Rules. The Ingredients of Language*. New York : Weidenfeld & Nicholson.
- REBUSCHI Georges (2002). « Coordination et subordination. Deuxième partie : Vers la co-jonction généralisée ». *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*. n° 97. pp. 37-94.
- RICOEUR Paul (1975). *La métaphore vive*. Paris: Seuil.
- ROSIER Laurence (1995). « La parataxe : heurs et malheurs d'une notion linguistique littéraire ». *Travaux de linguistique*. n° 30. pp. 51-64.
- SAPIR Edward (1921). *Language. An Introduction to the Study of Speech*. New York : Harcourt, Brace & World, Inc.
- SAUSSURE Ferdinand de (1916). *Cours de linguistique générale*. Publié par Charles Bally et Albert Sechehaye, avec la collaboration de Albert Riedlinger. Lausanne – Paris : Payot.
- SAUSSURE Ferdinand de (1961). « Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet publiées par Emile Benveniste ». *Cahiers Ferdinand de Saussure*. n° 21. pp. 89-130.
- SAUSSURE Ferdinand de (1967). *Cours de linguistique générale*. Édition critique par Rudolf Engler. Wiesbaden : Otto Harrassowitz.
- SAUSSURE Ferdinand de (2002), *Écrits de linguistique générale*. Texte établi et édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler. Paris : Gallimard.
- SORRENTO Luigi (1950). *Sintassi romanza : ricerca e prospettive*. Milano : Istituto Editoriale Cisalpino.
- TORTERAT Frédéric (2000). « Et en emploi "syndético-hypotactique" : hypothèses sur une jonction implicite en ancien et en moyen français ». *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*. n° 95. pp. 183-202.